

Ex utero

Carmélie Jacob

Number 5, 2007

Pilules

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, C. (2007). Ex utero. *Biscuit Chinois*, (5), 68–75.



Carmélie Jacob

C'est en 1986 que naquit Carmélie Jacob. Malheureusement, la couverture médiatique étant à cette époque monopolisée par l'incident de Tchernobyl et la critique du *Parfum*, il fallut attendre la publication de sa première nouvelle, *Ex Utero*, avant que les regards ne se tournent vers elle. Alors interviewée par Oprah Winfrey et Guy A. Lepage, l'auteure parla de sa passion pour la langue allemande et de son poste de tyran propagandiste à la revue *Brins d'éternité*. Mais pas de son bacc en Études littéraires.

ex utero

« Le ventre des femmes recèle
toujours un enfant ou une maladie. »

— LOUIS-FERDINAND CÉLINE

MON FILS ME REGARDE DE HAUT, les deux fesses dans sa couche, trônant sur sa chaise haute. « MA ! MA ! » qu'il me crie, le mioche, tâchant d'exprimer avec son index poisseux les ordres que je dois exécuter pour satisfaire Sa Majesté. Si on a fait germer en moi cette petite graine fasciste, ce n'est visiblement que pour faire de mon corps l'esclave porteur d'un souverain trop paresseux pour utiliser les deux jambes qu'on lui a données et traîner lui-même ses 12 kilos. Quand je le vois dans sa poussette, le regard hautain et le sourire condescendant, j'aimerais être déjà vieille et impotente, seulement pour le savoir dans mon dos, poussant ma chaise roulante de pré-cadavre morose et végétal. Mieux encore : je rêve d'être morte pour le voir, depuis l'enfer des mauvaises mères, porter mon cercueil de deux tonnes au bout de ses petites menottes de rejeton en deuil.

Et « MA ! MA ! », rema ! Non seulement ose-t-il me sommer d'exécuter les tâches les plus ingrates, mais il ne se donne même pas la peine de les formuler dans le langage que, depuis six mois, je me tue à lui apprendre. Mépriserais-tu le français, sale môme d'un autre monde ? « MA ! MA ! » et « MA ! » que je crie à mon tour, résolue à me faire comprendre par tous les moyens, mais mes efforts sont vains

devant cette incarnation de la tyrannie. La chose invente des mots et me les impose, fait semblant de ne pas comprendre mon langage, décide que tous les MA sont MA et que c'est sa langue encore baveuse qui fera s'écrouler Babel. Dieu sur sa chaise haute, intouchable, inatteignable, se foutant de ma gueule depuis son nuage de Pull-ups. Depuis qu'il est là, omniprésent, je n'ose plus bouger, de peur que mes gestes ne soient captés par son regard et qu'on me livre au supplice de la goutte chinoise, gouttes que le Bouddha tirerait une à une de ses yeux disproportionnés, si immenses qu'on n'en voit plus ses joues. Et puis, qui a dit que les mêmes devaient être beaux ? D'où vient cette hypocrisie généralisée ? Car, avouons-le, jamais, depuis Adam, on n'a vu naître belle une chose qui ait un cordon ombilical à la place du nombril. Tous les bébés, les hommes, les chiens, les mouches et les lapins, tous, naissent laids. Ce n'est qu'en vieillissant que leur hideur se précise selon les codes de la mode pour en faire des garces ou des salauds, des dominées ou des couilles molles. Pour l'instant, mon enfant est pareillement salaud à tous les petits post-fœtus de son espèce, m'obligeant à déchiffrer une poésie qu'il a visiblement plagiée sur Gauvreau.

Parce que, bien sûr, il est cultivé mon fils, comme tous ces autres qui naissent en même temps que lui : c'est la caractéristique de son époque, de son occident. Et il s'y associe, s'amuse déjà de sa jeunesse et de sa génération, se réjouit de me voir si vieille, conscient du rôle qu'il a joué dans l'érection de ma laideur. Il sait que si mes yeux sont cernés, mon front plissé et mes petits seins flasques, ce n'est pas la faute du temps, mais bien la sienne, à lui qui a exigé la destruction d'un corps pour s'en construire un dedans, tout frais, tout neuf et qui sent la poudre. Ce qu'il ignore encore, cependant, c'est que si pendant l'accouchement on ne m'avait pas rendue comateuse à force de piqûres

et de masques à gaz, si j'avais seulement dû endurer la vue de cette corde poisseuse qui me liait à lui, j'en aurais eu pour une semaine à salir de vomi mes draps d'hôpital. Ce partage de mon corps avec un autre, c'était pire encore que ce que font ces altruistes cinglés qui vont donner leur sang en sachant qu'il finira probablement par couler dans les veines d'un autre. Ces choses me lèvent le cœur. Et pourtant, même céder une part de mon corps m'apparaissait plus soutenable qu'un avortement ; j'aurais eu l'impression que c'était mon propre utérus qu'on broyait, plutôt que sa chair encore mal définie.

Mais lui ne connaît rien de ma peur. Il était déjà mâle longtemps avant de naître, il ne peut pas comprendre ce que c'est que de devoir accueillir l'autre plutôt que de s'y infiltrer. Et pire que la biologie de l'autre, on nous force à recevoir dans cette chair rose, tendre, douceâtre, des éléments qui ne sont pas même vivants, des condoms, des tampons, des tubes en plastique contre les vaginites... La simple idée d'insérer l'un d'eux à l'intérieur de moi me fait le même effet que la pensée de m'arracher un œil pour le remplacer par une pomme. Et à cause de lui, du mioche, de son ignoble présence dans mes entrailles, j'ai dû endurer des rendez-vous gynécologiques où mes pleurs ne servaient plus à rien, où on me forçait à accepter entre mes lèvres cet affreux spéculum que j'avais réussi, tant de fois auparavant, à m'épargner.

Chaque fois qu'il crie, qu'il pleure, qu'il renverse son porridge ou qu'un groupe de lolitas réjouies me vantent son adorabilité alors qu'il baigne dans sa merde sur une table à langer de centre d'achats, je crois comprendre mieux le sens de l'expression « l'erreur est humaine ». Une erreur qui s'est développée lentement dans mon ventre, que j'ai vue évoluer et à laquelle je n'ai jamais eu le droit d'apporter de correctifs. Pourtant, j'ai beau avoir engendré le

Messie, je ne suis pas Marie, cette sainte enfant violée qui se croit toujours vierge. Alcoolique, gambleuse, fumeuse, putain et autres, j'ai le parfait CV de la fille punie de Dieu. J'ai toujours éprouvé un faible pour les lotos morbides, le style « roulette russe », ces jeux où on n'a rien à gagner, mais où le thrill de perdre constitue l'enjeu.

Déjà enfant, je me lançais devant des voitures en marche et attendais de voir si elles allaient freiner à temps. Chaque fois, ça ne durait qu'une fraction de seconde, mais tout s'accélérait en moi, battements de cœur, pensées, perceptions, de sorte que chaque parcelle de temps, par sa densité, m'apparaissait plus longue que l'ensemble de ma vie. Puis, la voiture s'arrêtait et j'utilisais mes restes d'adrénaline pour fuir les conducteurs qui ne me rejoignaient jamais. Je ne me retournais pas, je ne regardais pas devant moi. Je n'entendais rien, sauf ma propre haleine. J'avais découvert la peur de mourir, la seule qui puisse justifier l'envie de vivre.

Avec l'âge je me suis découvert d'autres passions, comme le vol de sacs à main et la conduite les yeux fermés. Je ne me suis jamais fait prendre et n'ai jamais eu d'accident grave : dans le premier cas, je laissais tomber le sac dans ma course et on finissait par m'oublier, dans le deuxième, ça ne tenait qu'au hasard. La pensée que j'aurais pu devenir paraplégique me faisait mieux apprécier le moindre de mes mouvements, et celle de la prison me permettait de jouir de ma liberté. Les autres ne m'ont jamais intéressée et je ne ressentais aucun remords à l'idée que quelqu'un puisse mourir par ma faute. Si ça avait dû arriver, je sais que je n'aurais pas eu de regrets ; mon procès aurait ressemblé à celui de Meursault, j'aurais tout raconté impassiblement et on m'aurait mise derrière les barreaux. Ç'aurait été une occasion de m'évader, un thrill de plus à la liste.

Et puis mon manque de considération ne s'appliquait

pas qu'à ceux que je volais ou dont j'aurais pu tuer l'enfant ; les gens avec qui je sortais n'étaient, eux aussi, que des divertissements pour moi, au même titre que le téléjournal pour certains pensionnaires d'hospice. Même mes parents ont rapidement fini par me lasser, au point que, par ennui, j'ai coupé les ponts complètement. Tout ce qui n'était pas moi me semblait faire partie de l'air que je respirais, plus ou moins vital, mais certainement pas vivant. Et une fois utilisé, il ne restait plus qu'à l'expirer.

Mais tout a changé avec la naissance de la petite chose beige. Du fait que l'enfant soit directement sorti de moi, que sa chair se soit constituée à partir de la mienne, j'en suis venue à le voir non pas comme un déchet organique, ce qu'il aurait dû être, mais comme une autre part de moi. La jalousie m'empêche encore de l'aimer, par chance, mais je suis tout de même envahie de cet absurde sentiment que l'on appelle maternité et qui m'empêche de vivre comme avant, dangereusement. Aujourd'hui, quand je pense à la prison ou à la mort, un fonds de questions se pose en filigrane dans mon esprit et j'en viens parfois à le considérer vivant au point de songer à la possibilité de son décès à lui, voire même à m'en inquiéter. Et si je me faisais mettre en taule, mon unique but deviendrait d'y rester le plus longtemps possible, ne serait-ce que par peur de devoir faire face à un orphelin maladif au sein duquel s'est développé l'inévitable sentiment de vengeance contre sa mère. Sa conception aura été le premier pari que j'aie perdu et, par conséquent, le dernier.

Ce soir-là, j'avais rencontré de nouvelles filles, des connaissances encore prêtes à se plier à mes petits paris dans le but de m'impressionner. Je me fichais de savoir quelle était leur vraie nature, si elles étaient saintes-nitouches ou audacieuses, mais ne serait-ce que pour ne pas être seule à faire le premier pas qui mènerait à la mort, je leur ai

demandé de participer. Chacune, dans son ivresse, a alors accepté de mettre une pilule contraceptive dans le cendrier. Pas de placebo, évidemment. En théorie, la maternité de chacune ne tenait dorénavant qu'au hasard, mais je savais bien que, dans les faits, j'étais la seule à courir un risque : ou bien elles avaient leur boîte de condoms, ou bien elles ne baisaient pas, ou encore elles ne demandaient qu'un prétexte pour se remettre à jouer à la poupée à vingt-cinq ans. Et de l'autre côté il y avait moi, moins attirée par le sexe que par le jeu, dégoûtée par tout autre moyen de contraception et pourtant prête à me faire le premier type à mettre sa main dans ma culotte.

Deux semaines plus tard, un inconnu avec lequel j'avais apparemment couché m'appelait pour m'annoncer sa séropositivité. J'aurais pu contracter le VIH mille fois, et c'était celle où j'avais cru risquer autre chose que l'occasion venait à moi. Pour connaître le résultat, j'ai été jusqu'à me faire planter une aiguille dans le bras et subir la vue de mon propre sang coulant à travers un tuyau transparent. Je croyais voir mon assassinat.

Séropositivité : négatif. Grossesse : positif.

De toutes les MTS que j'étais susceptible d'avoir, il fallait que j'attrape la plus longue, la plus chiante, de celles qui ont le malheur d'être inguérissables sans pour autant nous faire crever. Si seulement j'avais aussi été séropositive, j'aurais au moins eu le sentiment d'être vengée, et mon fils serait mort en même temps que moi, dans l'ordre des choses. Mais non, un amant d'une nuit avait préféré me refiler la maternité, plutôt que la mort.

Panne d'inspiration ; demandez un autre biscuit.